

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean FOLLONIER

La channe (nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 173-178

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA CHANNE

L'oncle Baptiste ne voulait pas mourir. Il était comme ces vieux arbres solidement enracinés dans la terre, sur lesquels les ans n'ont plus de pouvoir.

Il ne voulait pas mourir, et pourtant, combien étaient-ils, qui attendaient, dans le secret de leur conscience, qu'il rejette le peu d'air de ses poumons ? On pensait : Il est robuste, le vieux, il est comme un roc. Et on guettait le retour des saisons froides, espérant qu'elles parviendront enfin à le coucher derrière l'église. Mais le printemps retrouvait l'oncle Baptiste plié parmi les sarments nus de sa vigne ; dans le champ où il relevait un mur. L'hiver ne lui avait donné que de nouveaux courages.

Alors, en secret, on désespérait. On pensait qu'on sera soi-même depuis longtemps retourné à la terre avant que l'oncle ne se soit enfin décidé à quitter cette vie. Pourquoi tiendrait-il tant à cette morne succession de jours ? Toujours seul, c'est quand même pas une vie...

Parfois, on lui demandait :

— Alors, l'oncle, la santé est bonne ?

Lui, il connaissait depuis longtemps le motif de ces questions. Il clignait de l'œil en guise de réponse. Et le pauvre neveu, une fois de plus, enregistrait une nouvelle défaite dans le profond de lui-même.

Le neveu disait encore :

— Si vous avez besoin de quelque chose...

Mais oui, il savait tout ça, le vieux hibou de Baptiste. Et il en riait secrètement. Il savait que la vénération de ses neveux ne lui était pas directement destinée, qu'on voulait atteindre ainsi les fromages de sa cave, ses parcelles, ses vignes près du Rhône, l'argent soigneusement capitalisé au plus profond de son armoire. Il savait tout cela et s'en réjouissait. On verra la fin...

Pour le moment, le vieux Baptiste grignotait l'existence, parlant peu, mangeant chichement. Bien sûr, la vie pourrait

être plus douce, il aurait les moyens de se donner du bon temps. Mais quand on est habitué à œuvrer tous les jours...

Les parents s'intéressent toujours à vous et on sait pourquoi. Qu'importe ! Ils verront... Le juge a bien fait son affaire ; lui, il n'a eu qu'à signer et il n'a pas hésité à signer ; il avait même une très grande envie de rire. Ça évitera bien des chicanes et des procès, dit-il au juge. Je sais qu'ils ne seront pas contents, tant pis...

De plus en plus il se félicite de cette heureuse idée, cependant qu'il continue de vivre, au grand désespoir de ses neveux et nièces.

Voilà, la mort, c'est toujours quand on ne l'attend pas qu'elle vient. C'est l'été, et Baptiste, pas plus que les autres, n'aurait le temps de mourir. Et pourtant, c'est aujourd'hui que le Juge l'appelle pour lui rendre ses comptes, aujourd'hui qui est une grande journée pleine de soleil.

Comment la nouvelle est-elle parvenue aux oreilles de tous les neveux et nièces, des cousins et des cousines, de tous ceux qu'une obscure généalogie rattache au vieux ? Ils emplissent maintenant la demeure du défunt, plusieurs même contraints à rester devant la porte, la chambre ne pouvant pas contenir tout cet afflux de brusque sympathie... Déjà pendant l'enterrement, chacun s'étonnait de se sentir tellement de parents, justement quand il n'en faudrait que très peu, quand il faudrait être le seul descendant de celui qu'on couche dans la terre. Quelques larmes, surprises de se trouver sur le bord des paupières, roulent rapidement sur les joues... On est dans la chambre, devant ce qui reste du repas des funérailles, devant des verres vides ; on attend ; une sourde rumeur s'échappe de cette ruche débordante. Chacun s'applique à vanter les vertus de l'oncle, chacun lui trouve des qualités inconnues, parce que chacun, secrètement, espère qu'il aura été l'élu... On a toujours vécu en bons termes avec l'oncle, jamais de paroles dures à son égard, à plusieurs reprises on s'est même offert à l'aider. Bien sûr qu'on ne pouvait pas venir tous les jours s'enquérir de ses besoins ; on avait aussi sa vie, pas toujours facile, à mener. Mais non, l'oncle ne doit pas avoir de reproches à vous faire.

On se dit ces choses, au-dedans de soi, on regarde le voisin en dissimulant mal cette espèce d'accusation des yeux : pourquoi faut-il que tous ceux-ci aient également de chances que vous d'être les favoris de l'oncle. Et ils sont tous là, dans la chambre que vient de quitter définitivement le propriétaire ; ils sont là, figures lourdes d'attente impatiente, figures tendues vers la réalisation toute prochaine de ces espoirs depuis longtemps enracinés en soi, hommes aux visages parfois crispés, prêts à revendiquer fermement leurs droits que leur confère le sang ; femmes silencieuses dont les yeux fleurissent de secrètes espérances. Les regards vont sur les choses qui appartiennent au vieux, les regards posent sans cesse la même question : à qui appartiendront-elles dans quelques instants ? On regarde les portes cadénassées des armoires et des buffets. Quels mystères, quels trésors dissimulent-elles ? On n'ose faire le geste de forcer ces serrures, on attend toujours. Car, dès la mort de Baptiste, le juge ap-
posa des scellés tout en disant :

— Le défunt a laissé un testament. Je vous en donnerai connaissance demain après l'enterrement.

— Oh ! alors, s'il y a un testament, ont murmuré ceux qui avaient entendu ces paroles.

Et c'est autour de ce testament que tournent maintenant les pensées de tous ces héritiers en attente. S'il y a un testament, il y aura donc des choisis et des ignorés, mais qui ? Qui ? Personne ne peut même penser que ce sera précisément lui, l'ignoré ! C'est toujours des choses qui doivent arriver aux autres, mais pas à soi.

Soudain, près de la porte, il se fait un remous, on se serre pour livrer passage au juge, un homme très long et très maigre qui porte une grande enveloppe jaune sous le bras. Il vient jusqu'à la grande table. On se tait. Ceux qui n'avaient pas trouvé de place dans la chambre parviennent, à force de jouer des coudes, à grossir cette masse humaine dont tous les yeux se tournent vers le juge, dont tous les cœurs commencent de battre une chamade désordonnée ; dont les battements de cœurs parlent avec une éloquence que ne posséderaient pas les mots.

Et le juge, conscient de son rôle, se redresse, les dépassant tous du chef, ayant extrait de son enveloppe une

grande feuille qu'il déplie en gestes lents. Il commence de lire de sa petite voix nasillarda, qui fait des pauses, reprend, cependant qu'on entendrait voler une mouche dans la pièce :

— Ceci est mon testament... (Quel instant pour tous les héritiers !) Afin d'éviter à mes héritiers toutes les chicanes que pourrait occasionner le partage de mes biens, je lègue tout ce que je possède, en espèces et en nature, au premier garçon qui naîtra dans la commune après ma mort.

Au même instant, un cri, vomi par toutes les poitrines :

— Oh !

Il contient tout, ce cri, d'amères désillusions, l'écroulement de tous les espoirs, de la révolte devant cette chose jamais prévue et qui tombe lourdement sur soi.

— La canaille ! hurle un homme, en frappant du talon sur le plancher.

— Trahison ! vocifère un autre.

— Il était fou, renchérit une femme.

— Silence ! fait le juge, dont la petite voix domine à peine le tumulte. Je continue la lecture du testament de Baptiste Caruso.

Une petite pause, puis :

— Je prie le juge de gérer mes biens jusqu'à l'accomplissement de mes volontés testamentaires.

On ne l'écoute que d'une oreille distraite, quand, soudain, un peu d'espoir reflurit, cependant que le juge achève :

— A mes héritiers, je lègue le contenu du tonneau de derrière la porte et l'unique channe que je possède.

C'est tout. Le juge se tait. Il se fait un silence stupéfiant. Puis, quelques-uns rient nerveusement, un rire qui voudrait dissiper l'effet produit par ces paroles qui viennent de les rejeter tous d'un commencement de fête. Alors, les vociférations recommencent, tombant parmi les hommes comme des gerbes de feu ; les regards lancent des flammes ; des bouches se tordent en rictus de dépit et des poings se serrent inutilement.

Plusieurs hommes se penchent sur la large feuille de papier timbré qui contient leur acte de condamnation. Ils

relient à voix basse ces phrases bouleversantes, vérifient l'authenticité de la signature. Aucun cloute n'est encore permis. Par delà les quelques mots qui éclatent devant eux, noirs sur le blanc, c'est l'homme qui apparaît, ce petit vieux à l'air impénétrable, parlant peu, refusant toujours l'aide qu'on lui proposait, ce petit vieux qui semblait toujours dissimuler ses pensées et rire entre ses moustaches. Il est là, maintenant, tout entier exprimé dans ces quelques mots.

— C'est injuste ! vocifère un homme en abattant lourdement son poing sur la table.

— Le premier garçon... Ce sera peut-être un...

— On ne discute pas les dernières volontés d'un mort, coupe le juge.

Plusieurs, déjà, sont partis, tête basse, honteux de leur défaite. Nous aussi, on aurait eu besoin de quelque chose, songent les femmes.

Les hommes qui sont demeurés dans la chambre commencent déjà d'oublier. Pierre-Martin, un neveu de Baptiste, s'est emparé de la channe d'étain qu'il est allé remplir à la cave en compagnie du juge. Maintenant, on boit, un petit vin blond, pas même celui de ses meilleures vignes, qu'on verse dans les verres circulant de main en main. La channe pansue fait le tour de la chambre, redescend à la cave avec Pierre-Martin et le juge, continue de jeter des brumes roses dans les têtes des héritiers humiliés. La cuisante blessure semble peu à peu se cicatrifier par l'effet de l'alcool. Au fond des consciences croupit toujours cette boule lourde comme du plomb qu'on ne parvient pas à expectorer avec les jets de salive tachant le bois du plancher.

Brusquement, une nouvelle flamme monte au-dessus de ce brasier avec la voix d'un homme :

— Qui aurait pensé ? On lui a pourtant pas fait honte.

— Il devait être un peu fou.

On hésite à formuler plus loin sa pensée, parce qu'il faut respecter les morts. Et on boit, on se partage, verre après verre, l'héritage du vieil oncle dont le fantôme doit rire parmi eux.

Mais l'oncle avait prévu tout, jusqu'à ses moindres détails,

avant de mourir. Au moment où tous se sentent un peu gris, où tous éprouvent le désir de boire encore, Pierre-Martin, en revenant de la cave, dit :

— C'est tout, le tonneau est vide.

— Déjà ?

Alors, on lampe le dernier contenu des verres et on se prépare à partir.

— Et la channe ? demande Pierre-Martin.

— Garde-la pour la peine de nous avoir donné à boire.

Ils sont devant la porte ; la nuit est presque complètement venue. Une dernière fois, ils cherchent des mots pour qualifier l'inqualifiable conduite de l'oncle qui les renia. Amèrement, tous les hommes regardent le juge qui enfouit dans sa poche la clef de la demeure de l'oncle Baptiste.

Puis, les mains au fond des poches, vacillant un peu, ils s'en vont en grommelant.

Pierre-Martin, par des chemins obscurs, se dirige vers la cure. On dirait qu'il a honte de cette brusque détermination.

Quand le prêtre fut devant lui, il lui tendit une pièce de monnaie :

— Vous direz une messe pour l'oncle Baptiste.

— Vous aussi ? demande le prêtre, qui devait certainement connaître la nouvelle.

— Il y en a déjà d'autres ?

— Vous êtes le quatrième ce soir.

Abasourdi, Pierre-Martin se dissimule dans l'ombre pour rentrer chez lui. En marchant, il caresse doucement la peau lisse et froide de la channe vide.

Jean FOLLONIER